

HENRY DE MONTHERLANT

de l'Académie française

**TOUS FEUX
ÉTEINTS**

CARNETS 1965, 1966, 1967

CARNETS SANS DATES

ET 1972

nrf

GALLIMARD

1965

Nous achetons chaque année un petit agenda pour l'année en cours, toujours du même modèle mais chaque année de couleur différente, et nous le gardons toute l'année sur notre bureau, sous nos yeux, nous en servant sans cesse. Fin 1964 nous achetons un nouveau carnet pour 1965, en nous disant : « Il ne faut pas le prendre de la même couleur que celui de cette année. » Nous le choisissons donc rouge vif. Rentré, nous voyons que le carnet 1964, dont nous avons fait pendant une année un usage quotidien, était rouge vif.

Ces armées des cieux, les constellations, comme des flottes sur la mer, font route vers l'abîme. Quel abîme? Le jour qui se lève. A chacun son abîme.

Ceux pour qui nous vivons (par ce qu'ils croient recevoir de notre existence) et ceux par qui nous vivons (par les plaisirs physiques qu'ils nous donnent). S'il n'y avait pas ça...

« L'imposture et le silence étaient les deux grands moyens employés pour tenir le peuple dans l'erreur. » Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons*.

La volupté est comme la douleur : elle éteint tout ce qui n'est pas elle.

Never explain. Never complain. (Disraëli.) « Ne jamais expliquer (ou s'expliquer?). Ne jamais se plaindre. »

Les religieuses de Port-Royal se sont expliquées et se sont plaintes à l'infini, et c'est cela en grande partie qui les a fait passer à la postérité.

Les choses que nous faisons sans en avoir très envie, seulement pour nous montrer que nous avons le culot de les faire.

J'ai lu quelque part que le goût de la « vie dangereuse » était de l'infantilisme. A voir.

L'indignation n'est pas une vertu en soi puisque les gens sont indignés tantôt par le faux, tantôt par le vrai.

Je ne savais de qui j'avais lu cette phrase, qui m'avait paru étrange : « Dieu est le grand solitaire des deux mondes. »

Je trouve dans Tertullien : « Dieu est la solitude dans l'immensité. »

Racine travaille à une révision de son Théâtre quand le médecin lui annonce sa mort prochaine; il jette son manuscrit au feu. Michel-Ange, très vieux, sculpte la *Déposition de Croix* pour la cathédrale de Florence; quand il a fini son œuvre, il la brise. Les visiteurs nocturnes qui venaient me parler durant mon sommeil, autrefois j'allumais et notais ce qu'ils me disaient. Aujourd'hui je ne le note plus. A quoi bon?

Le geste de Racine est poignant. Mais on peut aussi imaginer l'écrivain qui, ayant appris la dure nouvelle, continue de revoir son texte; cette sorte d'écrivain-là serait vraiment l'écrivain-monstre.

Artistes! ne vous tuez jamais par désespoir. Une bonne coupure de presse, et vous n'aviez plus envie de vous tuer.

Les critiques ne cessent d'évoquer des influences que nous aurions subies, d'auteurs dont nous n'avons jamais ouvert un livre. Il s'agit, à toute force, de nous rattacher au papier imprimé, qui est tout pour eux, et qui n'est pas tout pour nous. Et la vie? Comme si elle ne suffisait pas!

L'oubli des vieillards est un crible. Ils oublient ce qui mérite d'être oublié. Le bon reste.

Test. Pour savoir si l'on aime vraiment quelqu'un : être content de lui faire plaisir. Cela a l'air trop simple. Mais comptez le nombre de gens que vous croyez aimer, et à qui vous faites des cadeaux sans songer le moins du monde à leur faire plaisir...

Pour Solon, un homme ne peut être dit heureux tant qu'on ne l'a pas vu passer le dernier jour de sa vie.

Mais vouloir être heureux jusqu'au « dernier jour de sa vie », c'est trop demander. Les derniers jours d'une vie sont par nature pénibles. Soyez heureux jusqu'à soixante-dix ans, et, quoi qui arrive ensuite, vous aurez vécu heureux.

Un type – Français – m'aborde dans le jardin des Tuileries :

– C'est ici le jardin d'Acclimatation?

Que voulez-vous que je lui réponde? Je lui réponds :

– Oui.

Donner un renseignement, ce n'est pas rien. Au moins aurai-je servi une fois à quelque chose dans ma vie.

Les sept livres toujours – littéralement – à la portée de ma main :

L'Ecclésiaste. – Sénèque. – Pétrone. – Plutarque. – Marc Aurèle. – Le *Littre* (du XIX^e siècle). – Le *Quicherat* (dictionnaire latin-français).

Les trois passions qui maintiennent un homme debout jusqu'à la fin, jusqu'à l'ultime fin, sont la vanité, l'ambition et la cupidité.

Les moralisateurs condamnent l'impatience. Attendez, pour faire quelque chose, que l'envie vous en soit passée.

L'homme n'est que souvenir et espoir (sur ce dernier point, je l'ai dit déjà, je me suis trompé lourdement jadis). Il n'a conscience du présent que lorsque ce présent est consacré à la volupté, ou, peut-être, au biberonnage et à la bouffe.

Soyez naturel! — Mais si mon naturel est d'être conventionnel et emprunté?

« Si je n'ai pas un bonheur [nouveau] tous les jours, pour quoi est-ce que je vis? » demandait la petite Syracusaine de seize ans, un peu désespérée, un peu angoissée. Sainte parole, sainte fille, qui disait ce que chacun devrait dire. Mais il est mieux que chacun ne le dise pas, et ne le pense pas. Cela ferait trop de malheur sur la terre.

Malade, un bonheur par jour, pour guérir. Moribond, un bonheur par jour, pour revivre, — ou pour mourir.

On écrit que Mussolini est mort en lâche. Mais ses ennemis seuls l'ont vu mourir et en ont écrit. A quoi sert-il d'être courageux pour l'histoire, si ce sont vos ennemis qui la font? Il faut être courageux pour soi, ou être lâche.

Même remarque pour la prétendue lâcheté de Napoléon sur la route de l'île d'Elbe, décrite avec maints détails ignobles par un des commissaires ennemis ses gardiens (dans une brochure qui serait ignorée de tous aujourd'hui, si Chateaubriand ne l'avait étalée avec gourmandise au soleil des *Mémoires*).

« L'art de la police est de ne pas voir ce qu'il est inutile qu'elle voie. » (Napoléon, lettre à Fouché, 24 mai 1800. Napoléon. *Pensées pour l'action*. Presses Universitaires de France, p. 39. Paris. 1943.)

...après avoir expulsé, à peu près au hasard, leur petite dose de vanité, de méchanceté et de tendresse.

Il arrive que le sens d'une pensée, d'une image, d'un axiome, ou, comme ici, d'un apologue, nous échappe, mais nous y pressentons une profondeur de vérité ou de beauté qui nous retient d'un mystérieux attrait. Ainsi du conte suivant, extrait de *Contes de la Podlachie*, par Marya Kastarska.

« Un pèlerin souffre, portant une grande croix de bois, et dit au Seigneur sa souffrance. Celui-ci lui désigne une vallée où sont " toutes les croix de la terre ", et où il pourra choisir celle qu'il voudra. Et chacune le blesse davantage que la croix qu'il portait. Cependant il en remarqua une. Il la prit sur son épaule, et elle y fut si bien, comme si elle avait été faite pour lui. Alors il s'écria : " C'est la meilleure de toutes les croix ! O Seigneur, permettez-moi de la garder jusqu'à ma mort. " Et la voix lui répondit : " C'est ton ancienne croix. " »

On est si las d'avoir des « attentions » pour des gens qu'elles ne touchent pas, qu'on choisit avec réflexion, en telle circonstance, de n'en avoir pas pour quelqu'un qui en eût été très touché.

Je lis que Madame Letizia fut « toujours fidèle à son rôle de mère héroïque », quand Napoléon quitta l'île d'Elbe pour la dangereuse aventure du retour. C'est le ricanement de ceux qui croient qu'on joue un personnage quand on se conduit bien. Madame Letizia était probablement courageuse. Mais voilà qui est inimaginable et insupportable pour certains.

Chez le même être, les bonheurs perdus par un manque de confiance dansent un ballet exaspéré avec les catastrophes provoquées par un excès de confiance.

Il ne faut jamais dire tout, fût-ce à une pierre.

« J'ai pour lui une pitié terrible », dit la Marseillaise, et cela fait sourire. Mais cela veut dire que la pitié qu'elle a pour lui est terrible *pour elle*. Et cela est fort, et beau.

M^{me} X., à cinquante-cinq ans, n'avait pas tellement envie que ça de faire l'amour. Mais tout le monde lui disait, et c'était vrai : « Vous avez l'air d'avoir quarante-cinq ans. » « Si j'ai l'air d'avoir quarante-cinq ans, il faut en profiter », se dit-elle. Et elle fit l'amour, par raison.

A la suite du scandale provoqué par les premières découvertes astronomiques de Galilée, le pape d'alors, appelé à trancher, pria le général des jésuites de « vérifier » les découvertes de Galilée, — *ce qu'il fit*. Son rapport au pape concluait à l'exactitude des observations de Galilée.

La correspondance entre Galilée et le cardinal Bellarmin sur le mouvement relatif laisse perplexe : le point de vue des scientifiques d'aujourd'hui est beaucoup plus proche de celui de Bellarmin que de celui de Galilée.

Honneurs, places, etc. Il me suffit de savoir qu'il « a tout », pour savoir qu'il n'est rien.

Quelqu'un qui ne met pas la ponctuation me donne un dégoût physique, comme s'il avait vomi sur son veston.

Pourquoi M. Daladier n'a-t-il pas écrit ses Mémoires, comme tout le monde ? Ils l'auraient honoré s'ils avaient témoigné du même jugement qui lui dicta ce mot, qu'il dit

à son voisin dans la voiture, traversant Paris parmi les acclamations d'une foule en délire, après avoir signé le traité de Munich : « Quels c...! »

Avec quel magnifique jugement l'Église a choisi les vertus cardinales : la justice, la prudence, la tempérance et la force.

Une bonne règle de vie : remettre toujours au lendemain. Les corvées se dévorent elles-mêmes.

Bécassine, à qui je montre un billet de cinq mille francs portant la tête d'Henri IV, me dit : « C'est Napoléon? » Je lui réponds : « Oui, un jour qu'il ne s'était pas rasé. » Il est tellement plus simple d'approuver.

« Le ramassage des écoliers. » Comme le ramassage des ordures ménagères. Il paraît que c'est l'acte de récupérer les enfants de la campagne en vue de la fréquentation scolaire. Une société se peint par la bassesse des expressions qu'elle adopte sans sourciller (d'ordinaire lancées par les journaux) : la semaine de bonté, l'opération-sourire (être aimable avec les touristes), etc.

Chacun a sa naïveté dans une zone précise, et ailleurs est alerte, comme chacun a son courage dans une zone précise, et ailleurs est lâche.

La fameuse *aurea mediocritas* signifie bien que la condition rêvée est la condition moyenne. On peut aussi, à la faveur d'un contresens (mais est-ce un contresens?), traduire : une condition moyenne avec beaucoup – ou suffisamment – d'argent.

Je retrouve un journal du 1^{er} novembre 1949 qui titre, en grandes capitales, que le boxeur Cerdan est mort « en plein ciel de gloire ». Cerdan est mort dans un accident d'avion

commercial. La « gloire » n'étant pas plus inhérente à un avion commercial qu'à un wagon de chemin de fer, on peut penser qu'elle est associée pour le journaliste à l'idée de ciel, à ce qui est au-dessus de nos têtes. C'est dire que désormais, quand nous cracherons en l'air, nous cracherons en plein ciel de gloire.

L'après-mort de Phocion fait une de ces histoires qui abondent dans l'Antiquité, si pleines de suc qu'on peut les pressurer indéfiniment.

1° Phocion, ayant été condamné à mort par les Athéniens, pour je ne sais quoi (n'importe quoi), « aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps ». — Commentaire : Sans commentaires. Classique.

2° Un mercenaire, pour quelque argent, emporte le corps et le brûle. Une femme de Mégare (soit une demi-étrangère), qui assiste par hasard à ces funérailles, lui élève un tombeau. — Commentaire : Ce que j'ai dit ailleurs, que, dans les circonstances tragiques, on peut compter sur des inconnus plus que sur ses amis.

3° C'est une femme qui fait ce geste généreux. — Commentaire : Dans ces circonstances tragiques, et parmi ces inconnus, c'est à une femme surtout qu'on peut faire appel.

4° La femme de Mégare enterre les ossements de Phocion sous son foyer, en lui adressant ces paroles : « O mon foyer ! conserve ces restes précieux d'un si grand homme, jusqu'au jour que les Athéniens seront revenus à la raison. » — Commentaire : Ces derniers mots peuvent devenir d'usage presque quotidien, et comme lancinants, car, à toute époque et en tout lieu, *les Athéniens ne reviennent pas à la raison.*

Un mot bien drôle d'un de nos confrères, sur un autre confrère qui venait de recevoir le prix Nobel : « Vous lui direz de ma part qu'il ne l'a pas volé. »

Sur le même confrère-Nobel, d'un autre confrère : « Il n'est pas prix Nobel, il est prisunic. »

J'allais écrire que j'ai le tort de blâmer chez les seuls Français ce que je devrais blâmer dans l'humanité entière.

Mais voici que je lis : « L'erreur de la plupart des moralistes français, c'est de mettre au compte de l'homme en général bien des défauts particuliers à leur race. » (Michel Balfort, *Traits et réflexions*, Plon éd.)

Et me voici perplexe.

Chacun de nous est pareil en ceci au rivage de la mer : nos amis se retirent de nous quand nos affaires paraissent aller mal, puis reviennent quand nos affaires paraissent aller bien, puis se retirent de nouveau quand elles paraissent de nouveau tourner mal, puis reviennent quand, etc. Et c'est ainsi tout le long d'une vie, avec la monotonie de la mer.

C'est même par ce mouvement que souvent nous apprenons que nos affaires vont ou ne vont pas, ce que nous ignorions ou à peu près.

Je ne sais pourquoi le mépris a si mauvaise presse : il réduit la masse de haine : on ne hait pas ce qu'on méprise. Cependant j'ai écrit : « Le mépris est le plus impitoyable des sentiments. » Mais on peut être impitoyable sans haïr.

Comme la monnaie de métal précieux a besoin, pour durer, d'être alliée à une certaine quantité de plomb, un chef-d'œuvre ne dure que par les parties médiocres que, consciemment ou non, son auteur a mises en lui. C'est en elles que le public se retrouve, et c'est donc par elles que, de siècle en siècle, le chef-d'œuvre se maintient dans le public.

Quand une idée s'est emparée d'un homme, il faut du temps pour qu'il l'use.

Je le vois sur ses manuscrits, commençant une nouvelle œuvre, la dernière venant tout juste d'être terminée.

— Vous travaillez donc toujours?

— Que voulez-vous que je fasse d'autre?

D'un certain point de vue, cela est sinistre. D'un autre, cela a quelque beauté : l'écrivain, ou l'artiste, ne peut se supporter que lorsqu'il exerce la part essentielle de lui-même. Ce qui rejoint la phrase que j'ai déjà citée (de Wilde?) : « Quand l'artiste ne peut plus s'exprimer, il meurt. »

Et aussi : quand il n'a plus rien à exprimer, et qu'il s'en rend compte, il meurt.

Il est remarquable que tant de gens disent : « J'ai déjeuné hier avec Un Tel », alors qu'Un Tel, interrogé, vous dit qu'ils se sont visités ou rencontrés, mais pas de déjeuner. L'irrésistible pli de majorer, pour faire voir qu'on est « très bien avec », devenu presque inconscient, une seconde nature, et cela chez des gens qui ne sont nullement des faiseurs.

Dupont a marié son fils à la fille de sa maîtresse, M^{me} Durand. M^{me} Durand le trompe. Dupont pousse son fils à divorcer. Une Durand a plaqué un Dupont. Un Dupont plaquera une Durand. Ah mais!

Les dieux d'Épicure, fatigués des amours des mortels, se retirèrent sur l'Olympe.

— Vous êtes désagréable, aujourd'hui... Qu'est-ce que vous avez?

— J'ai vous.

A l'instant que je l'ai quittée, *dans l'instant même*, je renaiss, je respire, mon visage s'éclaire. Si elle voyait cela, comprendrait-elle enfin? Rien n'est moins sûr.

On n'imagine pas un instant Tacite ou Montaigne souhaitant d'être lus surtout par les jeunes gens, Pascal pensant aux jeunes gens quand il écrit, Racine recherchant entre toutes leur approbation. La seule pensée de ceux qu'on tient

pour des génies écrivant à l'intention de garçons et de filles de vingt ans, fait rire.

En France, je pense que ce serait avec Hugo que serait née la pêche aux jeunes : démagogie et tiroir-caisse, c'est bien Hugo (de qui je ne conteste nullement le génie).

Faisons toujours les nuances.

Je suis homme (de lettres) et rien de ce qui est humain ne m'est étranger (quand cela touche à l'œuvre que j'écris en ce moment).

Par prudence nous n'attaquons pas les puissants quand ils sont en vie. Par élégance nous ne les attaquons pas quand ils viennent de mourir.

Silence. Silence. Silence.

Parmi les fulgurations de Sénèque, il y a celle-ci : que nos admirateurs sont des envieux. Je dirai autre chose : que nombre de nos admirateurs ne nous admirent pas, mais feignent de nous admirer, ou se montent la tête et s'imaginent qu'ils nous admirent. Quand nous avons subi un échec, ou quand on leur a un peu parlé mal de nous, avec quelle promptitude ils nous traitent sous la jambe ! Jamais ils n'agiraient de la sorte s'ils nous admiraient vraiment.

Et il y a aussi ceux qui louent votre « langue pure », et qui vous montrent à satiété qu'ils ne se doutent pas de ce qu'est une langue pure ; vos interprètes qui vous admirent passionnément mais qui estropient votre prose, etc.

Sur six amis tenus en principe pour sûrs il y en a un qui est sûr. Sur six amies tenues, etc., trois qui sont sûres. Sur cent « admirateurs » il y en a huit qui vous admirent en connaissance de cause et, sans être ni prétendre être vos amis, restent inébranlables dans leur admiration.

« Il y a de nos admirateurs qui nous envient. » « Il y a de

nos admirateurs qui ne nous admirent pas. » Il y a aussi de nos amis qui nous détestent. Ils nous ont donné et nous donnent mainte preuve d'amitié, nous ont rendu des services, et même qui demandaient du dévouement. Mais annoncez-leur un succès professionnel (nouveau tirage d'un de vos livres, pièce qu'on vous offre de reprendre, que sais-je?), leur visage change à l'instant; vous voyez que cela ne leur est pas agréable. Et remarquez que ce ne sont pas des confrères : donc (probablement) chez eux nulle ombre de jalousie. Remarquez aussi — et c'est peut-être là le plus saisissant — remarquez que leurs intérêts sont liés aux vôtres : par des liens familiaux, ou extra-familiaux, ou professionnels, votre succès sert leurs intérêts. Mais non, leur animadversion est la plus forte. Elle leur monte au visage; ils n'y peuvent rien.

X. vient voir Y. — X :

— Il y a pour vous une chose très embêtante. *Allô Paris* vous consacre un grand titre en couverture : *Le scandale Y.*

Y. change de visage, et demande d'une voix altérée :

— Quel titre?

— « Le scandale Y. Y. aurait empoisonné sa première femme. »

— Ah! fait Y. Je respire.

Y. — C'est embêtant. *Top bonjour* vient d'insinuer que j'ai tué et incinéré cinq femmes.

X. — Entre nous, depuis longtemps, tout le monde savait...

Y. — Vraiment, est-ce que tout le monde savait?

X. — Mais oui, voyons...

Y. se rassérène.

Y. — Ah! vous me rassurez.

« Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger? La jalousie serait puéride, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres

et de frapper l'air. » (Fénelon, *Lettre à Dacier sur les occupations de l'Académie.*)

L'écrivain tourmenté s'apaise dans sa création comme le chrétien tourmenté s'apaise dans sa prière.

La pensée suivante est sans rapport précis avec celle-là, mais voisine : Il n'y a que la charité qui délivre.

Le journaliste (étranger) m'interviewe, le stylo en bataille :

– Avez-vous confiance en l'homme?

Je le vois venir, il veut un blablabla optimiste. L'avenir, le progrès, l'espoir. Je lui réponds : « J'ai confiance en certains hommes. Je n'ai pas confiance en d'autres. Cette confiance est tantôt bien placée, tantôt mal. Il y a aussi ceux à qui je fais confiance sans avoir confiance en eux, comme Paul II avec Malatesta.

– Mais avez-vous confiance en l'homme, *en général?*

– Cette question me paraît oiseuse. Il n'y a pour moi que des cas d'espèce. »

Le stylo est resté en bataille, n'a rien marqué. Ce que j'ai dit est le bon sens même. Mais on voulait un blablabla.

On loue (à condition que la publicité s'en soit mêlée) ceux qui ont montré du caractère. On ne parle pas de ceux qui ont été écrasés par l'hostilité et même le mépris que leur valait le fait d'avoir du caractère.

Un homme qui a des opinions politiques vagues peut cesser d'avoir envie de coucher avec une femme sitôt qu'elle laisse voir des opinions politiques contraires à ces opinions politiques vagues.

A voir la facilité avec laquelle les hommes risquent la réclusion, pour des délits souvent futiles, on se demande si l'acte sexuel, dont la réclusion va les priver, compte pour eux autant qu'on le croit.

HENRY DE MONTHERLANT

Tous feux éteints

N'a-t-on pas tout dit sur un écrivain qui occupe depuis plus d'un demi-siècle l'avant-scène de la littérature contemporaine? Cependant la parution des *Carnets 1965, 1966, 1967, Carnets sans dates, Carnets 1972* qui précéderent de peu son suicide, apporte sur l'homme et le moraliste un éclairage plus intime, plus féroce et plus absolu.

En notant ses réflexions à propos de son travail et de ses rencontres, il se parle et nous parle à travers son orgueil et sa volonté de solitude. *Lorsque je mourrai*, écrit-il déjà en 1965, *on trouvera encore des raisons pour montrer que je ne suis pas mort comme il fallait*. L'obsession de la mort et le besoin de maintenir une distance entre les autres et lui-même sont comme le tracé secret, émouvant d'une pensée parallèle à son œuvre de créateur.

Américaine
fr 39.00

nrf